

Les conditions de l'interprétation : une « disposition » à la recherche

Florence Vinit, Ph. D.

Université du Québec à Montréal

Résumé

Partant de la position gadamérienne qui renouvelle la question de la méthode (en refusant de faire de la vérité un étalon absolu à atteindre), le texte interroge la démarche concrète de l'interprétation dans le contexte de la recherche qualitative mais aussi dans l'accompagnement pédagogique d'étudiants au doctorat. L'acte de suspension est décrit comme une pratique concrète, mettant en œuvre une certaine forme d'écoute, permettant l'émergence de ce qui ne pouvait être anticipé autrement et qui surgit dans une rencontre ouverte avec l'autre. La théorie U de Scharmer sera utilisée comme exemple d'une herméneutique expérientielle pouvant guider le travail de recherche autant que la posture clinique.

Mots clés

THÉORIE U, MÉTHODOLOGIE, ÉCOUTE, HERMÉNEUTIQUE, INTERPRÉTATION

Introduction

La notion d'interprétation est au cœur de l'approche herméneutique. Pour Gadamer (1996b), *comprendre* signifie « interpréter » et cet acte fait événement chez celui qui le vit : il n'est plus possible de faire autrement, *quelque chose* est advenu en soi. Dans le domaine de la psychologie où la science représente souvent le paradigme privilégié et la marque d'une recherche véritable, proposer de penser à partir d'un prisme herméneutique relève de la gageure. Tel le village gaulois résistant aux envahisseurs, tenir une position gadamérienne en psychologie est une manière de proposer une autre épistémologie, renouvelant radicalement la question de la méthode. En effet, comprendre autrui ou soi-même implique toujours de comprendre *autrement*. Si le « fleuve de la compréhension est héraclitéen [et qu']on ne s'y baigne jamais de la même façon » (Poulain, 2007, p. 381), la prétention à une objectivité finale est d'emblée mise à mal. Plutôt que l'atteinte d'une vérité posée comme un but extérieur, c'est la disposition du chercheur qui se trouve valorisée dans un processus dialogique toujours relancé. Comme le dit Gadamer, c'est

le contact avec l'autre qui nous élève au-dessus de l'étroitesse de notre propre assurance de savoir. Un nouvel horizon s'ouvre devant l'inconnu. Ceci advient dans tout dialogue authentique. Nous nous approchons de la vérité parce que nous ne cherchons pas à nous faire valoir (Gadamer cité dans Dutt, 1998, p. 43-44).

Gadamer souligne ici combien le dialogue véritable, c'est-à-dire celui qui nous permet de véritablement rencontrer l'autre, nous demande une attitude particulière. Celle de nous ouvrir à cette rencontre, c'est-à-dire de prendre le risque d'être remué et bousculé par le contact avec quelqu'un de différent, comme on peut l'être avec un nouveau livre, avec un personnage ou un tableau. Cette ouverture nous rend disponible aux possibles de la rencontre : quelque chose, auquel on ne s'attend pas, surgit au cœur de cette mise en présence. Ce quelque chose émerge en soi même *dans* le lien avec l'œuvre : je me souviens très bien, alors que je lisais pour la première fois la *Phénoménologie de la Perception* de Merleau Ponty, m'être mise à marcher dans la rue en me sentant complètement différente. L'intentionnalité décrite par l'auteur prenait un sens incarné : je sentais combien j'habitais l'espace avec mes pieds, qui se prolongeaient dans une sensation du sol, avec mes bras qui me reliaient aux objets du monde, avec l'ensemble d'un corps impliquant avec lui tout l'environnement.

En ce sens, l'invitation à l'ouverture de Gadamer est à la fois éthique (condition d'une relation avec l'autre qui est différent mais animé par un même désir de converser), mais elle est aussi une posture extrêmement importante dans la recherche. La disponibilité à ce qui émerge lorsqu'on entre en contact avec une œuvre d'art, avec un texte écrit il y a un siècle ou encore avec le participant dont on fait l'entrevue, engage le chercheur : elle est une façon d'être présent à son interlocuteur et à celui qu'on est pour soi-même. Elle implique également une épistémologie : dans l'ouverture à la compréhension, on ne fait pas du texte ou du sujet un territoire à analyser à partir de grilles déjà établies, on laisse plutôt apparaître un champ nouveau, issu de la présence que nous donnons à l'œuvre ou à l'autre et de celle que nous nous donnons à nous-mêmes au cœur de cette expérience. L'herméneutique se présente ainsi comme un art d'interpréter qui renverse la question de la méthode qui ne peut plus être conçue comme un protocole standardisé. En reconnaissant que le sujet de la quête est déjà situé (dans le monde, dans une culture, dans une histoire), l'herméneutique montre que la quête d'une objectivité extérieure, posée comme une vérité à atteindre, est un modèle qui ne s'applique pas à la vie humaine.

En tant que directrice de thèse, je suis constamment confrontée au besoin des étudiants d'être rassurés quant au bien-fondé de leur démarche de

recherche. Dans des cours de méthodologie où ils sont majoritairement au contact de collègues utilisant des statistiques et des méthodes quantitatives, où la position distancée du chercheur est souvent *la* norme recherchée, la posture herméneutique semble soit très floue, soit soupçonnable. Elle peut tout d'abord être difficile à comprendre tant il existe peu de cours pour se l'approprier suffisamment. Puis, quand la confiance dans la méthode est là, incarner dans sa propre démarche ce que demande l'herméneutique n'est pas quelque chose d'immédiat, mais demande une véritable pratique.

Nous aimerions interroger l'art d'interpréter à partir des défis et des questionnements souvent entendus lors des classes portant sur l'herméneutique, ou dans le suivi des étudiants au doctorat. Ces réactions nous permettront de présenter l'interprétation dans une dimension concrète et, notamment, dans les conditions qui la rendent possible. Comment une entrevue de recherche peut-elle être lue? Comment entrer en relation avec elle pour entendre le potentiel qui est le sien? C'est-à-dire non pas ce que l'étudiant en sait déjà (comme s'il ne faisait qu'utiliser son entrevue pour en déduire un savoir préétabli), mais pour en révéler l'épaisseur, à la fois déjà là et non encore révélée.

Plutôt que de parler de l'interprétation dans son processus, nous aimerions donc nous placer en amont, c'est-à-dire dans l'attitude qui préside à l'interprétation, pour en faire apparaître les différentes modalités dans tous leurs aspects concrets. Comment être dans la posture permettant un « contact véritable » vis-à-vis de l'autre? Comment ne pas chercher à se faire valoir (c'est-à-dire à faire primer notre propre regard sur les promesses de la rencontre) et ainsi parvenir à s'élever au-dessus de ce que nous pensions savoir?

Suspendre les savoirs préétablis

La méthode qualitative est souvent réduite à la fameuse étape phénoménologique de l'*epochè*, soit la suspension du savoir. Au-delà de la formule un peu abstraite, soulignant que la personne doit mettre de côté ses propres préjugés avant de rencontrer un sujet de recherche, de lire une entrevue ou même d'en faire l'analyse, comment mettre cela en acte?

Dans la pratique, cette suspension est d'abord un art de l'attention. La conversion du regard est une invitation à voir comment les choses nous sont données. Cela demande donc de quitter la position habituelle consistant à recevoir les choses dans leur quotidienneté pour se remettre en position d'accueil vis-à-vis d'elles. Concrètement, il s'agit de se demander comment on se tourne vers les objets de notre attention. Cette attitude peut avoir lieu à toutes les étapes de la recherche : lors des entrevues, dans la façon d'écouter l'autre, dans l'analyse et dans la façon de dialoguer avec les textes de notre

tradition. Cette suspension invite à recevoir les données de la recherche autrement que comme des éléments qu'on accumulerait de façon quasi automatique en y trouvant uniquement ce que l'on s'attendait à y trouver.

Cela signifie donc accepter de « se laisser travailler » par ce qui n'est pas su, sortir des schémas habituels de notre façon de penser pour rencontrer ce qui vient à nous à travers tel texte, telle entrevue, tel dessin.

Une écoute de ce type, qui accepte d'entrer en contact avec un interlocuteur (qu'il soit une vraie personne ou un écrit) dans une zone où le chercheur ne sait pas *a priori* ce qui va résonner en lui et où il accepte de séjourner dans cette ignorance et l'inconfort qu'elle peut proposer, permet de faire émerger quelque chose de véritablement nouveau. En ce sens,

la philosophie « herméneutique » ne se comprend pas comme une position absolue, mais comme un chemin voué à l'expérience. Elle insiste pour dire qu'il n'y a pas de plus haut principe que celui qui consiste à rester ouvert au dialogue (Gadamer, 1996a, p. 22).

C'est donc avant tout au dialogue avec ce que l'autre questionne en nous qu'il s'agit de rester disponible. Pour avancer dans la praxis de cette ouverture, j'aimerais ici croiser la pensée de Gadamer avec la théorie développée dans le monde de la gestion et de la psychologie organisationnelle par le chercheur Scharmer. Cette théorie nous semble constituer une synthèse extrêmement claire, par sa simplicité, de la pratique phénoménologique, de l'herméneutique et de certains postulats des sciences contemplatives, tout en offrant un cadre intéressant pour penser l'exercice pratique de ce dialogue.

Sans doute un des éléments les plus aidants de cette théorie est son symbolisme : son nom est l'illustration du mouvement auquel les individus sont invités. Le U, comme sa représentation l'indique, appelle à un mouvement de descente. Au cours de ce cheminement, le chercheur peut adopter plusieurs niveaux d'écoute différents. Le premier recouvre une forme de téléchargement à partir des modèles connus. On écoute comme si on enregistrerait des données qui viennent valider celles que nous avons déjà en tête : « ce type d'écoute prend sa source dans nos habitudes, dans ce que nous savons déjà à travers nos expériences passées [...] il est ici impossible d'entendre quelque chose qui ne soit pas en accord avec ce que nous savons déjà »¹ [traduction libre] (Scharmer, 2013, p. 20).

On peut observer cela dans le quotidien, où la parole de l'autre n'est pas reçue à partir d'une zone de silence et de découverte, mais à partir de notre propre savoir. Ce que l'on sait fait écran à l'écoute de l'autre. Gadamer nous rétorquerait qu'on s'entend toujours soi-même en entendant l'autre puisque nous l'entendons justement à partir de notre propre situation. Mais l'avantage

de la présentation de Scharmer est de montrer l'aspect dynamique de cette écoute : écouter en en restant à une « forme d'absorption » de ce qui vient de l'extérieur, à partir de filtres non interrogés, est à la fois une étape de l'écoute mais aussi son plus grand danger. La rencontre risque en effet de ne pas avoir lieu : le seul qu'on rencontre c'est soi-même, conforté par ce que l'on a entendu et projeté sur l'autre. Pour le dire autrement, l'autre n'a pas déplacé notre propre questionnement ni ne nous a ouverts à d'autres possibles.

Le deuxième niveau distingué par Scharmer est celui de l'écoute factuelle, qui permet de recevoir les faits transmis par l'autre : on s'ouvre ici à ce qu'il dit au-delà de notre propre carte du monde. Cela amorce le dialogue sans qu'il y ait forcément de mise en travail de soi.

Le troisième niveau d'écoute est une écoute empathique où l'on écoute non seulement le contenu, mais aussi la personne qui le transmet. On peut donc entrer en relation avec la façon dont l'autre nous transmet son message. En recherche, cela peut concerner ici le langage verbal du participant, mais aussi les résonances que son discours a sur nous.

Enfin, le quatrième niveau est celui d'une écoute qui prend racine dans la présence, où quelque chose peut émerger, qui n'est pas la simple répétition de ce qui est déjà su :

Le niveau 4 de l'écoute, qu'on peut appeler « presencing », représente un état du champ social dans lequel le cercle de l'attention s'élargit tandis qu'une nouvelle réalité surgit à l'horizon et se manifeste dans l'être. Dans cet état l'écoute prend sa source en dehors du monde de nos idées préconçues. Nous nous sentons comme si nous étions reliés et opérons à partir d'un élargissement de la sphère environnante. Lorsque la présence de cet état accru d'attention s'approfondit, le temps semble ralentir, l'espace semble ouvrir et l'expérience de soi passe de la forme de point unique (ego) à une présence accrue et une connexion plus forte à la sphère environnante² [traduction libre]. (Scharmer, 2013, p. 20).

Il ne s'agit pas ici d'enfermer ces quatre formes d'écoute dans la fixité d'une méthode, mais d'être sensible à la posture différente qu'elles appellent chez l'écouter. Apprendre l'art d'écouter à partir de la présence signifie être à la fois dans le moment présent et dans un processus dynamique. Si on adopte cette approche des niveaux d'écoute dans la recherche, on trouve une clef concrète pour réaliser la suspension et la disponibilité au dialogue dont nous parlait la phénoménologie à travers la notion d'*epochè* et à laquelle nous

invitait Gadamer en nous demandant de sortir de l'étroitesse de notre propre savoir.

Pour se mettre à l'écoute de ce qui est en train d'émerger, il importe tout d'abord d'avoir l'intention d'écouter réellement. Puis, lorsque notre écoute glisse vers la banalisation de ce qui est lu ou entendu, nous surprendre nous-mêmes en train de tomber dans le mode habituel du téléchargement. Le chercheur repère par un retour sur sa propre posture qu'il est en train d'écouter uniquement à partir du connu; qu'il amasse des données sans être lui-même mis en question.

J'ai pu constater que nombre d'étudiants voient leur travail de thèse sous ce prisme d'une accumulation de savoir, dont ils ne voient parfois pas la fin, sans qu'ils soient eux-mêmes mis en jeu dans ce qu'ils lisent. Les auteurs lus ne sont pas ici de réels interlocuteurs (qui donnent à penser et posent des questions), mais des cautions rassurantes. Le lecteur de leur future thèse est également oublié : ils ne s'adressent pas à quelqu'un qui va lui-même se sentir interrogé, ils cherchent à convaincre ou se donnent le mandat de tout dire, fermant ainsi l'horizon du dialogue.

Prenons un autre exemple dans le domaine de l'éducation somatique : allongée sur le sol, l'enseignante invite les étudiants, eux aussi allongés, à sentir le mouvement tissulaire dans leur propre corps. L'étudiant peut mettre ses mains sur son ventre et se mettre à écouter. Peut-être entre-t-il en lien avec le mouvement de sa respiration, le passage de l'air dans ses narines, le relâchement de son ventre à l'expir ou son gonflement à l'inspir. Il note qu'il habite pour l'instant ce territoire, qu'il le connaît déjà en partie. À l'extrême, il peut avoir l'impression que tout cela est ennuyeux et se mettre à penser à autre chose. Par contre, s'il reste présent au fait qu'il ressent ces différents éléments tout en sachant que ces éléments lui sont pour une part familiers, il peut en découvrir d'autres nuances (donc continuer à « porter » un questionnement sur son propre corps) pour ouvrir son attention sur quelque chose de plus large qui pourra éventuellement laisser émerger une sensation complètement nouvelle. Soudain, par exemple, un mouvement très fin au niveau des liquides du corps lui devient sensible. Quelques minutes auparavant, ce mouvement était déjà là, mais lui-même n'y était pas présent. C'est en tournant son attention vers une ouverture (qui ne savait pas ce qu'elle cherchait) que cette sensation lui est apparue. On voit ici que l'écoute dont il est question suppose une suspension (accepter de ne pas s'arrêter aux seuls savoirs que l'on a sur un domaine) pour ensuite *laisser venir* une vérité qui surprend et renouvelle le rapport de l'individu à lui-même. De la même façon, on peut lire une entrevue de recherche pour la troisième fois et réaliser qu'on a envie de passer certains

passages, qu'on s'ennuie ou qu'on a la sensation de se répéter. Ces éléments ne sont pas à gommer, mais juste à constater. C'est en accueillant profondément le fait que le chercheur se trouve dans cette position (et non en ignorant qu'il est dans cette attitude et en se pensant ouvert et disponible) que la conversion du regard peut arriver.

En ce sens, la posture de la suspension demande une pratique répétée et exercée de l'écoute :

À chacun de ces niveaux, le passage du seuil nécessite un revirement vers l'autoréflexion. Être attentif à votre attention signifie rediriger le faisceau de votre observation afin de vous percevoir vous-mêmes. Converser sur nos conversations signifie rediriger le faisceau d'attention de la conversation afin d'aider un groupe à se percevoir (Scharmer, 2013, p. 149).

La théorie U reconnaît ainsi à la fois la suspension propre à la phénoménologie (le « je ne sais pas » de Socrate), mais aussi le fait que nous sommes toujours situés et que nous appréhendons les choses à partir du sol qui est le nôtre (le « je sais plus que ce que je crois savoir » de la maïeutique socratique).

Cette posture dynamique qui inclut suspension et retour réflexif sur son propre savoir, mais aussi processus d'accueil d'une zone complètement neuve, celle de l'émergence, permet d'entrer en contact avec plusieurs niveaux d'expérience : d'une part le contenu comme tel, puis l'effet de ce contenu sur le chercheur, auquel s'ajoute la résonance de ce contenu avec la situation et la tradition dans lesquelles le chercheur est ancré. Enfin, il existe également une disponibilité à un niveau que Scharmer nomme trans-subjectif, où l'émergence du nouveau (intuition, renouvellement de la façon de voir, compréhension) prend sa source. Cette zone est celle que l'on touche dans le processus créateur au moment où l'idée de l'œuvre arrive à la conscience. Celle où plongent les grands chercheurs au moment de modifier par leurs découvertes le paradigme auquel ils appartiennent.

Le mouvement du U

Comme nous venons de le voir, le processus suggéré par la théorie U reprend la forme de la lettre de son appellation. La descente consiste à repérer et à interrompre le téléchargement de l'attitude naturelle pour laisser apparaître une « co-nnaissance », où tout ce que nous savons est revu dans une place d'écoute plus profonde. Cette capacité à laisser le sens apparaître *pour nous* n'est pas une formule bienséante ou abstraite. Elle est plutôt de l'ordre d'une disposition. Elle s'apprend en se pratiquant, c'est-à-dire en se risquant à lire des textes, à rencontrer des êtres, à renouveler son écoute de l'existence.

Un des dangers serait de vouloir fixer, d'épingler une catégorie ou un jugement sur un élément du réel, en le privant ainsi de ce qui en fait le vivant. Dans le dialogue avec soi et avec l'autre qui sous-tend le fait d'interpréter, il s'agit au contraire d'être sensible au mouvement dynamique qui est présent dans le matériel à disposition. D'en saisir la direction. Voir où le sens qui habite le rêve, l'entrevue ou l'œuvre souhaitent aller pour se dire et s'explicitier. Notons au passage que ce sens n'est pas prédéfini, il se déploie comme une tension, comme un *mouvement vers*, ouvrant la voie vers d'autres questionnements. Le sens a donc besoin de celui qui se met à son écoute, il est un potentiel qui appelle à être déployé et qui n'existe pas comme sens, sans celui qui le fait apparaître.

Accepter de ne pas savoir

Les approches qui utilisent l'interprétation comme une posture d'écoute de ce qui est là, mais en instance d'émergence reconnaissent la complexité du réel. Elles ne cherchent pas à le faire entrer dans une case rassurante, mais en assument d'emblée les multiples nuances. Elles invitent à jouer avec les perspectives et niveaux d'expérience.

À nouveau, la chose énoncée ainsi peut paraître banale, évidente ou simple. Cela est par contre loin d'être le cas dans l'expérience quotidienne des étudiants en psychologie, de même que pour le chercheur et enseignant qui œuvre dans le domaine qualitatif et qui doit parfois presque justifier l'honorabilité de sa posture de recherche.

Dans la descente du U comme dans l'événement de la compréhension, il y a en effet un mouvement de laisser-aller. Le point le plus bas du U peut être particulièrement inconfortable : sensation que rien ne vient, qu'on n'a rien fait, rien compris. Combien de fois ai-je entendu des étudiants décrire la sensation, presque en panique, que leurs verbatim restent silencieux, ou l'impression qu'il n'y a rien à en dire?

L'étudiant peut alors penser que le directeur saura pour sa part ce que les données de recherche vont donner. Comme le client s'en remet au psychologue, qui est l'expert qui va savoir décoder son histoire, le jeune chercheur souhaite s'en remettre à l'autre, conçu comme figure d'autorité ou de maternage, qui pourrait ultimement lui éviter la confrontation à l'inconnu de sa propre recherche.

À l'inverse, que se passe-t-il quand on se laisse habiter par cet espace? Lorsqu'on accepte d'être dans le bas du U, sans filet, dans le noir? Soudain, un mince mouvement émerge : où l'énergie veut-elle aller? Quel est le mouvement de ce qui est écouté? Scharmer décrit ce moment à travers l'image de la brèche. Comme si le noir de l'inconnu était soudain habité par une lueur nouvelle qui

va ensuite guider la façon d'écrire sur et avec le processus. La notion d'émergence nous met donc en relation avec quelque chose qui n'est pas enfermable et définitif, mais fondamentalement en mouvement. Laisser émerger invite à une posture d'accueil. On n'est pas ici devant son matériel dans une maîtrise et une forme de dissection, mais on cherche plutôt à *rester avec* ce qui cherche à se faire entendre. On amène à la réalité une chose qui veut y venir, mais de la manière dont elle veut le faire.

La formulation même de cette phrase indique une forme d'humilité pour le chercheur. En interprétant, on ne dirige pas le processus, on se laisse habiter par lui. Un élément tiers, naissant justement de notre ouverture au texte et de la façon dont il résonne en nous, peut alors surgir. Moment de compréhension, souvent fulgurante, qu'il s'agira ensuite d'aller traduire pour l'autre, en le mettant en mots, en récits, en écriture.

Sentir sa recherche

Cette interrogation sur le processus d'interprétation invite également à un rapport sensible à la recherche. On parle rarement pour ne pas dire jamais du fait du rôle du ressenti corporel, sensoriel, du rapport intuitif processus de recherche. Lire un texte ou analyser une entrevue fait surgir des états de corps qui sont autant d'indices pour le chercheur : celui d'une répétition (qui peut se traduire par un ennui, par un sentiment de vide). Mais aussi indice d'un espace d'émergence, d'une compréhension imminente de quelque chose surgissant en nous au contact du texte. À *la recherche du temps perdu* de Marcel Proust est l'exemple d'une herméneutique en acte, d'un ouvrage qui renvoie constamment la compréhension vers un *ailleurs*. La recherche peut être vue comme un gigantesque moment de lecture³, où la saveur de la madeleine amène à relire l'ensemble de la vie du narrateur tout en la projetant vers un nouvel horizon de sens, aussi indéterminé que bouleversant :

Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher? pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière [...] Je demande à mon esprit un effort de plus, de ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit. Et, pour que rien ne brise l'élan dont il va tâcher de la ressaisir, j'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de la chambre voisine. Mais sentant mon esprit qui se fatigue sans réussir, je le force au contraire à prendre cette distraction que je lui refusais, à penser à autre chose, à se

refaire avant une tentative suprême. Puis une deuxième fois, je fais le vide devant lui, je remets en face de lui la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancré, à une grande profondeur; je ne sais ce que c'est, mais cela monte lentement; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées (Proust, 1946, p. 66).

Aimer ce qu'on fait : une condition de la recherche

Lors d'un cours où nous nous intéressions à la question de l'écriture dans la recherche, j'ai été frappée de voir que les étudiants me disaient avoir l'impression de devoir dire ce que leurs évaluateurs souhaitaient entendre ou bien d'enchaîner les citations d'auteurs comme quelque chose d'imposé de l'extérieur. Il y avait ici une perte de contact amoureux avec l'objet de leur recherche, devenue dès lors une forme d'exigence universitaire, ressentie comme lourde et peu exaltante. En renversant cette idée convenue, en se demandant comment leur voix pouvait se faire entendre dans *leur* écriture, en se servant des auteurs comme des personnes avec qui dialoguer plutôt que comme des autorités derrière lesquelles s'abriter ou même se masquer, une nouvelle envie a pu émerger dans leur rapport à leur projet doctoral.

Gadamer nous parlait de la nécessité de rester ouvert, disponible au dialogue. Scharmer ajoute l'idée d'une ouverture qui ne soit pas uniquement intellectuelle, mais qui intègre l'état d'esprit, le cœur et la volonté. On parle rarement de la part affective de la recherche et il importe ici de la souligner : et si le chercheur avait besoin d'être relié *par le cœur* à son sujet? Et si elle nous demandait *d'aimer* ce dont on va parler, de vouloir honorer le matériel qui nous a été confié, lui donner une voix en nous sentant dans une relation de dialogue avec lui?

Cette idée d'aimer ce que nous faisons et d'appréhender la recherche et l'écriture comme quelque chose auquel on va se donner (presque à la manière d'une rencontre amoureuse) et qui va nous nourrir en retour me semble un autre élément fondamental pour un questionnement investi et vivant. Le jeune doctorant qui comprend que l'interprétation qu'on lui demande ne vise pas tant un résultat qu'un chemin amenant à porter d'autres questions pour poursuivre le dialogue en lui et avec ses pairs se voit délivré d'un poids énorme. Il n'a pas à produire une œuvre *qui poserait un point final* à son sujet, mais, au contraire, à ouvrir un espace pour que chacun puisse cheminer en le lisant et en assumant à son tour ses propres interrogations. À cette condition, l'étude a de fortes chances d'être vitalisante et de nourrir l'élan nécessaire à plusieurs années de thèse.

Dans ce processus, des ennemis attendent au carrefour. Scharmer nomme dans la descente dans le U ceux du mauvais doute, du cynisme et de la peur. Là encore, ces éléments très simples sont des balises aidantes dans un cheminement de thèse doctorale. Car le doute qui paralyse est une attitude naturelle à repérer, au même titre qu'un certain cynisme ambiant ou de la peur si commune chez les étudiants au doctorat. Il ne s'agit pas de les chasser de l'expérience de la recherche, mais de les voir clairement lorsqu'ils surgissent. De les repérer comme des automatismes de pensée ou comme des états affectifs connus, ressassés parfois, et souvent entretenus par le système pédagogique lui-même et sa quête de la performance.

Dialoguer et entrer en lien

Le chercheur est souvent représenté de manière caricaturale dans sa petite tour, enfermé à écrire comme un moine. C'est également souvent ce que j'entends chez les étudiants : l'impression d'inutilité de leur thèse au regard de la vitalité des stages cliniques. L'opposition est faite entre la solitude de la page blanche et le plaisir stimulant des contacts de leur vie professionnelle. La recherche obéit-elle forcément à cette polarisation? Comment le travail de silence, d'accueil de l'émergence implique-t-il une forme de solitude (en tout cas de retour vers soi) et en même temps la nécessité d'aller traduire ensuite le questionnement qui a surgi? L'impression d'unité qui a lieu lorsqu'une compréhension nouvelle se forme en soi et nous transforme a besoin de s'explicitier en mots. La recherche demande donc à trouver des espaces où discuter de ce avec quoi on est entré en contact. Je ne pense pas ici aux colloques, mais d'abord et avant tout aux relations avec d'autres étudiants, avec des cochercheurs, ou même avec des artistes et leurs œuvres où l'on peut partager et poursuivre la fécondité du questionnement.

Ce dialogue avec l'autre peut avoir lieu avec le directeur de thèse par exemple, où le fait d'avoir à formuler permet de s'appropriier ses découvertes et questions. Il peut être créé lors des rencontres doctorales dans un cercle de pairs où les questions de l'un viennent résonner avec celles de l'autre et nourrir une nouvelle perspective. Enfin, dans le tête-à-tête de l'écriture, celle-ci n'étant pas conçue comme quelque chose de mécanique, mais comme un lieu où le fait de traduire en mots va faire surgir un savoir auquel il ne s'attendait pas et relancer la recherche sur des pistes inattendues. Ici, la pensée n'est donc pas antérieure aux mots, elle ne leur préexiste pas, mais se constitue dans le processus même d'écrire. Comprendre cela permet de se mettre plus tôt devant son ordinateur, sans attendre d'avoir déjà « toute sa thèse dans sa tête » pour commencer à l'écrire. L'étudiant n'est alors pas juste en train de voir ça (savoir), mais de « co-naître », c'est-à-dire de *se* découvrir en même temps

qu'il écrit. Il devient le propre interlocuteur de son questionnement dans le cheminement de son écriture. Le travail d'interprétation appelle donc une ouverture à sa propre transformation.

En guise de conclusion

Pour finir, nous rappellerions une autre condition de la descente dans la courbe en U, la persévérance, qui nous semble également rejoindre l'art d'interpréter. L'une comme l'autre, en tant que pratiques, demandent du courage et de la répétition : il faut se risquer à cette écoute, il faut s'exercer à entendre autrement. Et dans les moments de doutes et de découragement, savoir que l'on peut s'appuyer sur la tradition qui nous précède. L'herméneutique nous rappelle en effet qu'une culture nous appuie, nous enracine et nous aide à cheminer, entretenant ainsi notre détermination à *porter nos questions*. La recherche doctorale ou universitaire peut ici servir à nous relier aux autres personnes qui cherchent à penser, pour permettre un dialogue suscitant des rencontres à la fois intellectuelles et humaines, mais aussi à notre propre histoire : Gadamer a plusieurs fois souligné combien les découvertes et les écrits nous engagent : « souvent, dans le savoir-faire d'un grand médecin, des éléments de son expérience de la vie la plus intime sont en jeu » (Gadamer cité dans Alarie, 2012, p. 6).

Gadamer nous invite ainsi à une vérité participative, où il ne s'agit pas tant d'arriver à une conclusion absolue et finale, mais d'être impliqués, *mis en jeu* par le travail de questionnement. L'interprétation est donc une pratique et un art de vivre qui déborde du seul cadre de la recherche académique :

Le point de départ de ma « philosophie herméneutique » n'est au fond rien d'autre que la tentative de rendre théoriquement raison du style de mes études et de mon enseignement. La pratique venait d'abord. Depuis toujours, j'avais le souci presque angoissé de ne pas en dire trop et de ne pas m'abîmer dans des constructions théoriques qui ne seraient pas complètement fondées sur l'expérience (Gadamer, 1996a, p. 30).

L'art d'interpréter diffuse dans une façon d'être au monde et d'entrer en lien avec soi et avec l'autre. Il rejoint également la préoccupation de Scharmer que la réflexion universitaire ne soit pas coupée, comme elle l'est trop souvent, de la quotidienneté, que des ponts puissent se construire entre les différents domaines du savoir, mais aussi entre théorie et pratique : « que se passerait-il si les individus, les équipes, les institutions et les plus larges systèmes passaient d'un mode d'attention logique et d'un mode opératoire du téléchargement à celui du *presencing*? » (Scharmer, 2013, p. 20).

Note

¹ « *this type of listening originates from the center of our habits, from what we already know from the past experience [...] it is unable to hear anything that did not agree with what [we] thought [we] already knew* » (Scharmer, 2013, p. 20).

² « *Level 4 listening, called presensing, represents a state of the social field in which the circle of attention widens and a new reality enters the horizon and come into being. In this state listening originates outside of the world of our preconceived notions. We feel as if we are connected and operating from a widening surrounding sphere. As the presence of this heightened state of attention deepens, time seems to slow down, space seems to open up, and the experience of the self morphs from a single point (ego) into a heightened presence and stronger connection to the surrounding sphere* » (Scharmer, 2013, p. 20).

³ Tel que le définit W. Iser (1985, p. 205), le moment d'écriture est ce qui apparaît entre « un horizon futur vide qui doit être rempli et un horizon déjà fait mais qui ne cesse de s'estomper, de sorte que grâce au point de vue mobile du lecteur, les deux horizons internes du texte ne cessent de s'ouvrir pour se fondre l'un dans l'autre. Il est impossible d'échapper à cette dynamique pour la raison que nous ne pouvons saisir le texte dans son entièreté en un moment unique instantané. »

Références

- Alarie, M.-H. (2012, 20 Mai). De l'importance du dialogue dans le soin humain. *Le Devoir*, p. H6.
- Dutt, C. (1998). *Herméneutique, esthétique, philosophie pratique. Dialogue avec H. G. Gadamer*. St Laurent : Éditions Fidès.
- Gadamer, H. G. (1996a). *Le dialogue herméneutique*. Paris : Presses universitaires de France.
- Gadamer, H. G. (1996b). *Vérité et méthode*. Paris : Seuil.
- Iser, W. (1985). *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*. Liège : Mardaga.
- Merleau Ponty, M. (1976). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Poulain, J. (2007). L'écoute pragmatique des herméneutes ou la transfiguration esthétique de l'éthique chez Hans-Georg Gadamer. *Études germaniques*, 2(246), 379-395.
- Proust, M. (1946). *À la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann*. Paris : Gallimard.

Scharmer, O. (2013). *Leading from the emerging future*. San Francisco, CA : Berrett-Koehler Publishers.

Florence Vinit (Ph. D., DESS) est professeure au Département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Elle s'intéresse principalement à la phénoménologie du corps à différentes étapes de la vie. Elle est l'auteure de l'ouvrage Le toucher qui guérit, entre soin et communication, paru aux Éditions Belin.